

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI.

An abstract architectural illustration featuring large, overlapping geometric planes in shades of green and pink. The planes are set against a light, textured background. In the upper left, a small, stylized figure of a person is visible. The overall composition suggests a modern architectural space.

GRUPE EXPANSION

DEC 92 N 284

ART ET ARCHITECTURE

numéro 284 décembre 1992

**ouverture
magazine**

actualités

dossier

design

techniques

**L'ARCHITECTURE
D'AUJOURD'HUI.**

- 6. Hôtel des Thermes à Dax, de Nouvel et Ass.
- 14. Rédaction : le départ d'Yvette Pontoizeau.
- 20. Débat : Cohen et Fortier sur l'enseignement.
- 26. Disparitions : Peter Rice, Robert Camelot, Giulio Carlo Argan.
- 38. Livres : la ville à l'œuvre, par J.-Ch. Bailly.
- 40. Dessin du mois : un paysage de Henri Gaudin.
- 48. Immeuble-villa de Dubus et Lott à Paris.
- 46. L'école du Gramat à Paris, de Patrice Mottini.
- 52. Usine L'Oréal de Valode et Pistre, à Aulnay-sous-Bois.

ART ET ARCHITECTURE

- 59. Introduction, pourquoi ces deux numéros ?
- 60. Editorial, le désir des arts, par François Chaslin.

cinq figures

- 70. Ryman, ceci n'est pas un carré blanc, par Jean Frémon.
- 76. Serra, la leçon du sculpteur, par Frank Vermandel.
- 84. LeWitt, l'ordre du hasard, entretien avec l'artiste.
- 88. Judd, sur la route de Marfa, par Olivier Boissière.
- 98. Turrell, trois pièces, suivi d'une conversation avec l'artiste.

cinq thèmes

- 106. Lumières, retour aux sources, par Daniel Soutif.
- 114. Quelle nature pour l'art contemporain ? par Jacques Leenhardt.
- 118. Land art, le point de vue d'Icare, par Elisabeth Lebovici.
- 126. Temps, les feux de paille, par Elisabeth Lebovici.
- 132. Arte Povera, les réducteurs de têtes, par Pascaline Cuvelier.

- 140. Portrait de Martine Bedin.
- 146. Actualités : Gagnère, Gehry, Florin.

- 148. Espaces tertiaires.
- 160. Eclairage et éclairagisme.
- 168. Produits.

Une nouvelle école parisienne n'a pas ouvert cet automne, suite au refus des parents et professeurs qui, d'ailleurs, semblent ne pas avoir eu l'occasion de la visiter depuis la fin du chantier. Problématique, scandaleuse disent certains, c'est pourtant l'œuvre d'un architecte talentueux et respecté.

ÉCOLE DU GRAMAT À PARIS

Etablie dans le quinzième arrondissement, à l'angle des rues des Cévennes et Gutenberg, la dernière école de Patrice Mottini est une œuvre élégante, réfléchie, bien photogénique, mais pleine de paradoxes et d'outrances qui, pendant la période des travaux, l'ont fait rejeter par la population du quartier et les parents d'élèves à peu près unanimes. Cas sans précédent, l'équipement restera fermé, en attendant d'hypothétiques transformations.

D'entrée, l'édifice est un peu âpre, avec sa volumétrie simple, ses matières sombres et rugueuses qui sentent le ciment, le fer galvanisé et le bitume. Des masses nettement articulées, des murs de parpaings et de briques teintés de noir ou de gris, des plafonds de fibralith, une haute caisse de bois au-dessus de la cuisine, des surfaces de pavés de verre lui donnent l'allure d'une construction brutaliste ordinaire des années cinquante. On pourrait se croire dans la banlieue de Belfast ou dans quelque ville nouvelle anglaise, si la façade n'était curieusement percée d'un semis irrégulier de petites niches, tantôt trouées d'un fenestron, tantôt obturées d'une plaque de tôle. L'inscription urbaine à l'angle de la parcelle est classique, un peu bizarre quand même, avec un large escalier-trottoir pour l'accès privé du gardien. Elle est à la fois généreuse, l'espace public s'élargissant sous le bâtiment à l'entrée de l'école, et désagréablement contrariante car l'on s'y trouve confronté (en tout cas, aux heures de fermeture de l'école) à une clôture en grillage montée sur roulettes qui évoque un dispositif anti-émeutes plutôt que les grilles d'un immeuble en ville, dispositif d'allure plus répressive que protectrice.

La façade sur cour est plate et miroitante, assez légère et graphique, plus éthérée. Totalement engagée dans un filet métallique qui va sur trois niveaux et sur toute sa largeur, traversée de coursives de planches brutes, elle présente deux hauts volumes de pavés de verre symétriques, à la monumentalité discrète. En toiture, des auvents lui font comme de grands sourcils sympathiques.

Au rez-de-chaussée sont les salles de sport, la loge, les salles de professeurs et, dans le creux, l'accès aux classes, installées aux deuxième et troisième étages. On y monte par un escalier tellement raide qu'une sorte de matelas vertical en skaï a été installé au bas du mur, comme aux angles des palais de Siennese les jours de palio, pour recueillir les gosses qui en dégringoleraient, tout au plaisir de leurs bousculades.

L'escalier est d'un béton absolument et peut-être délibérément rustique, mal aplani et plein de défauts. Ce n'est plus la poésie du mal foutu de Le Corbusier mais celle du bâclé. Cela fait partie du jeu de la vérité, de ce jeu « pédagogique » qu'a voulu mener l'architecte. On grimpe d'abord le long de la rue par une sorte de vitrine qui se poursuit ensuite dans les étages mais, dès le premier niveau, ne donne plus que sur un mur, ou plutôt sur l'arrière non-enduit d'un mur de parpaings, avec des coulures de ciment. C'est encore un effet pédagogique, un jeu de « double peau ». Une paroi de verre à l'intérieur, un trait de tube fluo entre deux pour l'éclairage, simplement agrafé sur la fruste paroi extérieure de parpaings bruts dans laquelle s'ouvrent les fenestrons carrés. Ils apportent quelques vues et seront de probables nichoirs à pigeons. On imagine les dépôts de poussière, de fiente et de plumes sales qui se logeront entre les deux peaux. Bien sûr, celle de verre est constituée de panneaux qui s'ouvrent pour le nettoyage éventuel (enfin, dans deux cas sur trois lorsque, par chance, ils ne sont pas bloqués par la rampe de l'escalier).

Mais le débat n'est pas là. Il est dans la lumière et le problème des échappées visuelles. C'est en effet un immeuble qui n'offre quasiment aucune fenêtre, toutes les pièces (bibliothèque, salles de dessin, de musique et d'informatique, salle polyvalente du premier niveau, classes et vestibules des second et troisième) étant cloisonnées soit de murs, soit de grands pans de pavés de verre, parfois en second, parfois en troisième jour, et n'ouvrant vers l'extérieur que par deux fenestrons de 25 centi-

mètres de côté ou par la porte vitrée qui donne sur l'entêtant grillage des coursives. L'un des fenestrons est situé à cinquante centimètres du sol, l'autre à deux mètres mais aux trois-quarts masqué par le tableau dès qu'il est déplié. D'où un indéniable effet d'enlèvement.

La composition est organisée autour des atriums, étranges bocalux de verre élevés sur trois étages. Ces transpositions du préau classique forment deux hauts espaces impressionnants, et fort plaisants, deux lumineuses et fragiles lanternes, quelque peu sonores, enveloppées de pavés de verre sur toute leur périphérie, avec des ossatures galvanisées et des joints de plastique gris clair. Le volume est totalement baigné de lumière. Trois portes en façade ouvrent sur les coursives et leur résille de fer. La couverture légère, cintrée, est peinte en bleu ciel.

Le parti pédagogique de l'école est original, avec ces classes et vestibules, avec ces grands bocalux, cette flexibilité des locaux et de petits escaliers d'angle qui permettent de passer plus furtivement d'un étage à l'autre. Ce sont des espaces scolaires assez actifs, qui déjà sentent les joyeuses cavalcades d'un étage à l'autre, de classe en vestibule, d'atrium dans la cour. Mais partout règne une esthétique du brut. La qualité des matières est rude : du ciment nu, des parpaings, parfois gris, parfois barbouillés en bleu comme si c'était d'une sorte de sulfate de vigne, des parpaings à joints creux, très joliment calepinés, avec même des pièces spéciales, des pièces d'angle, des motifs en fausse clé pour les linteaux de fenestrons. Et puis voici du contreplaqué non-peint, du fibralith en plafond, comme à l'extérieur, du galva ça et là. Le reste des cloisons est en pavés de verre. C'est extrêmement clair en direction des façades, assez sombre ailleurs. Il en émane une lumière vibrante, instable, d'aquarium ou de téléviseur.

Le carroyage général est entêtant. Les joints du parpaing et des pavés de verre se fondent en un effet de cage qui amplifie le manque général d'échappées visuelles, sinon à travers les portes vitrées, les-

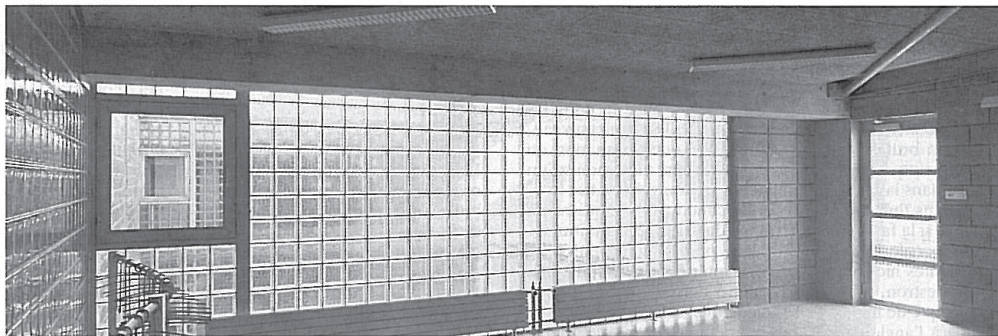
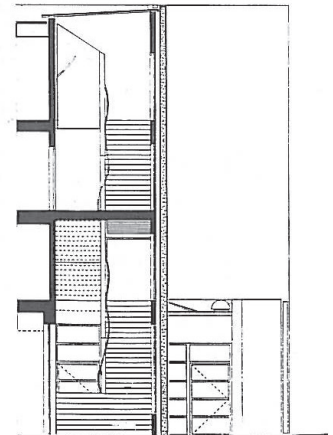
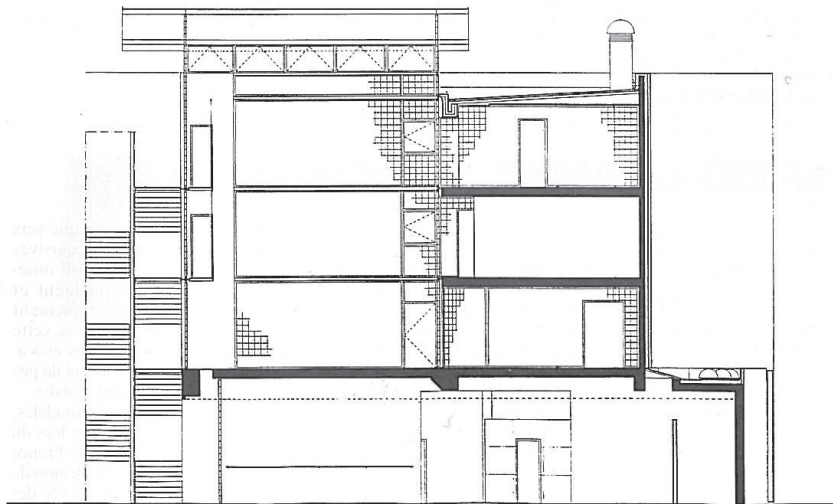
quelles n'ouvrent jamais que vers l'autre cage, celle des coursives grillagées. Ça nous a paru obsédant, fatigant optiquement et acoustiquement. Poétiquement assez inadéquat aussi, avec cette atmosphère curieuse, plus évocatrice de salles de douche ou de piscine que d'équipement scolaire.

Mais « on réagit avec des modèles, expliquait Patrice Mottini lors du journal de treize heures de France 2 qui le mettait en cause au mois de juillet dernier, on réagit avec des modèles au lieu de sentir avec émotion. On applique des clichés ». Peut-être. Qui nous dira pourtant où loge exactement l'émotion d'un enfant ? Et peut-on expérimenter un espace clos de cet ordre en vraie grandeur ? C'est ce que les parents d'élèves du quartier n'ont pas souhaité. C'est ce que les élus locaux, manifestement embarrassés et pas très fiers d'eux, auront à décider. Mais comment procéder ? Tout à la gêne, on ne semble pas avoir pensé à mettre quelques dizaines d'enfants à jouer dans le bâtiment un mercredi ou l'autre, ce qui permettrait déjà de confirmer ou d'infirmer certaines craintes. Que l'on utilise donc cette école ne serait-ce que quelques heures, pour une fête, pour une garderie, pour une journée particulière. Que l'on juge enfin sur de véritables impressions, partagées par les enseignants et enfants, et pas seulement sur l'intuition craintive que nous en avons. Reste qu'il y a là un indéniable travail architectural, sincère et abondant, très maîtrisé. Et manifestement, de la part de Patrice Mottini, une bonne volonté générale, tant pédagogique qu'artistique, simplement trop systématique et théorique. Là où l'on demandait une réalisation assez simple, une école pour des gosses, il a cru devoir se livrer à une démonstration qui a sans doute passé les bornes. C'est malheureusement l'un des travers constants de la nouvelle architecture française (et souvent de la meilleure) que de vouloir conférer aux œuvres les plus simples une dimension artistique, en toute occasion et souvent au détriment des qualités d'usage les plus banales.

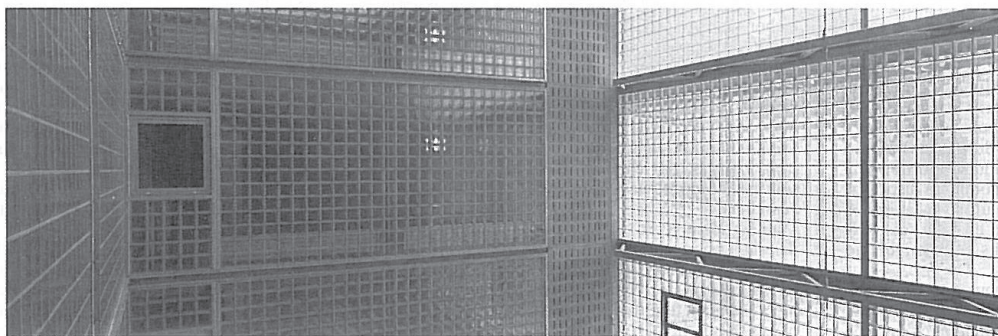
François Chaslin

Coupe au niveau
de l'un des atriums
de triple hauteur.
La cour est à gauche,

avec les coursives et
escaliers de secours.
A droite, coupe
sur l'escalier principal.



Vue d'une classe. Le fenestron carré donne sur l'atrium, la porte vitrée sur la coursive extérieure.

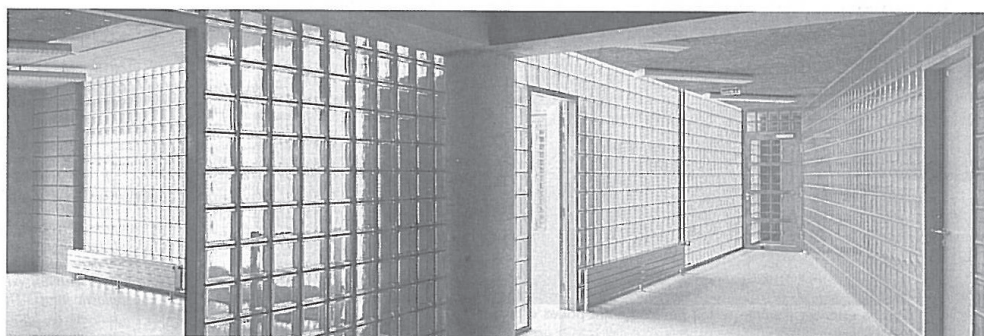


Une vue intérieure de l'atrium.

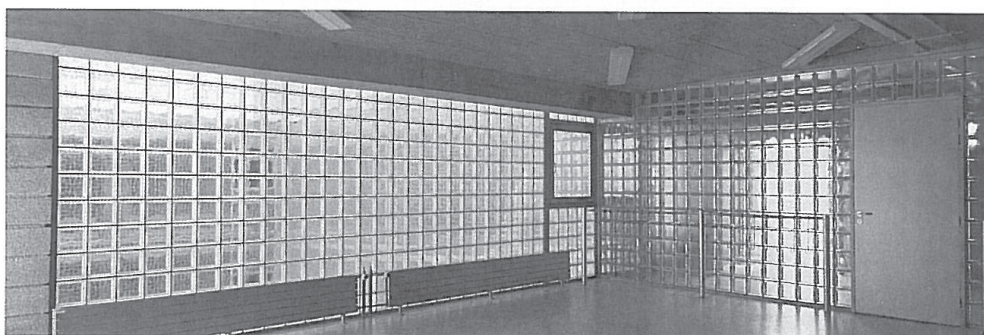


Vue de la façade sur cour : pavés de verre et coursives grillagées.

Ecole Le Gramat,
rue des Cévennes, Paris 15°.
Zac Citroën-Cévennes.
Maître d'ouvrage, Semea XV.
Architecte : Patrice Mottini
avec Jalil Amor.
Coloration : Sylvie Magnin.
Traitement de la cour : François
Seigneur.
Etudes : 1985-89.
Achèvement : 1992.
3 000 m².
19 500 000 francs ht.
Photos : Quentin Bertoux.



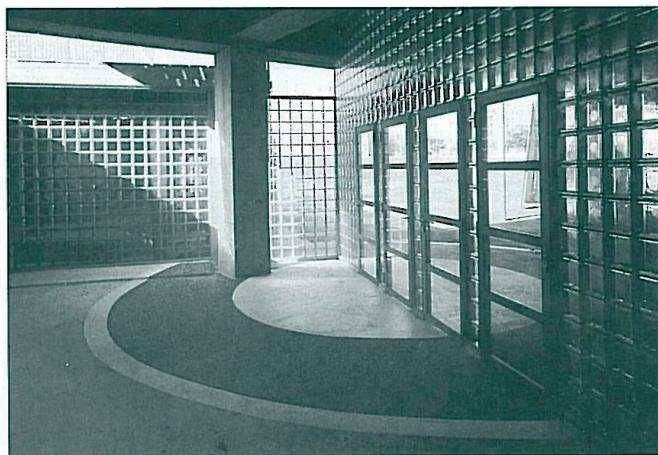
Vue d'une classe et d'un vestibule au premier étage, avec la lumière venant de l'atrium, sur lequel ouvre la porte.



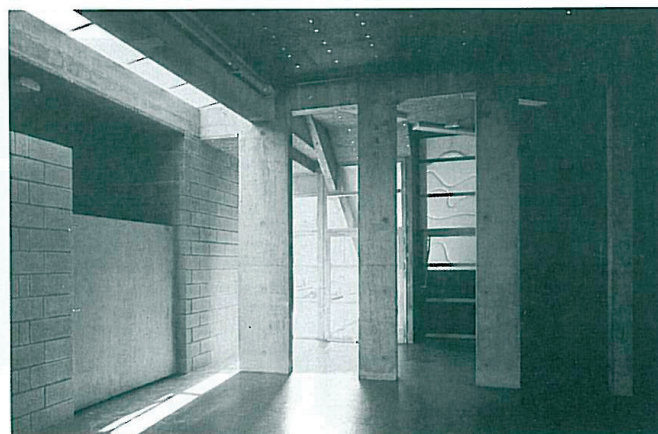
Une classe, l'atrium étant à gauche et le vestibule au fond.



Façade de l'école au coin des deux rues, avec porche d'entrée à l'angle.



Porche extérieur (l'entrée se fait par les quatre portes à droite).



Salle de sports du rez-de-chaussée.

Mottini's most recent school is an elegant and well-thought out work, photogenic as hell, and full of daring innovations — all of which has earned it the almost unanimous disapproval of the citizens living in its vicinity and of the schoolchildren's parents. The case is without precedent: the school will remain closed pending hypothetical transformations.

At first sight the building is definitely a little harsh, with its simple volumes and dark, rough materials that smack of cement, galvanized iron and tar. It looks very much like an ordinary brutalist construction from the 50s, and you'd almost think you were in some new town in England, if it weren't for the facade's being irregularly dotted with little niches, some housing tiny windows, others shut by sheet iron.

The urban inscription at the corner of the lot is at once generous (the public space widening under the building at the school's entrance), and disagreeably offputting, since in spite of the generosity one finds one's self up against a wire fence mounted on wheels, that looks more like something made for controlling riots than for a city building. It is repressive rather than protective. The courtyard facade is shiny and flat, graphically light and more ethereal. Totally caught in a metallic net that stretches over three levels and the entire width, crossed by raw plank landings, it presents two high and monumentally discreet volumes made of glass blocks.

The discussion centres on light and visual openings. This is a building that has virtually no window to speak of. All the rooms are partitioned off by walls or large glass block surfaces, sometimes removed by one or two other walls from direct light, and opening to the exterior by two tiny windows 25 centimetres square, or by a glass door that gives on to the relentless guard rails of the landings. Hence the hemmed-in feeling. The composition is laid out around the atria, which are like strange jars of wonderful glass, luminous and fragile lighthouses, echo-ridden, completely enclosed in glass blocks, and with galvanized frames and light-grey plastic joints. The volume is thoroughly bathed in light. Three doors on the facade open to the landings and the iron nets.

But the raw aesthetics are overdone. As are the rough materials: naked concrete, cement blocks, some grey, some splashed with blue paint, plywood, fibrelith ceilings, galvanized sheet here and there, the remaining walls being in glass blocks. Towards the facades the light is very bright, but elsewhere it is shadowy, as trembling and unstable as an aquarium or a television set.

The overall grid effect is obsessive. Even the joints between the cement and glass blocks accentuate the cage feeling, and this is in turn emphasized by the lack of openings.

This being said, there is no doubt that Mottini had the best of intentions, as regards both teaching and art, but he was simply too theoretical and systematic. Whereas he had been asked to do a children's school, something modest in scope, he took it on himself to give a demonstration that overshoots the limits. Unfortunately, this is becoming a chronic ailment in the new French architecture (and frequently in the best of it), where the most straightforward works must be given an artistic dimension, often to the detriment of their purely functional workaday qualities.